

La fille de Staline en Suisse

«C'était du James Bond!» (1/7)

La fille de Staline fuit l'URSS en 1967 et se retrouve bloquée plus d'un mois en Suisse. Selon des rapports secrets, un diplomate suisse lui délivre son visa «touristique» à Rome. SEPT.info l'a retrouvé: il s'agit de l'ancien président du CICR Cornelio Sommaruga. Premier volet de notre enquête.



PAR JEAN-CHRISTOPHE EMMENEGGER

— 04.07.2014

«C'était du James Bond!» se souvient Cornelio Sommaruga, ancien président du Comité international de la Croix-Rouge. A 82 ans, celui qui occupait alors la fonction de second secrétaire de l'Ambassade de Suisse à Rome se rappelle, dans les moindres détails, du 10 mars 1967, quand il a permis le passage à l'Ouest de Svetlana Allilouyeva Stalina (1926-2011), fille de Joseph Staline.

Une histoire qui commence quelques mois plus tôt. En décembre 1966, Svetlana obtient exceptionnellement du gouvernement soviétique l'autorisation de quitter l'URSS pour se rendre en Inde. Elle veut y rapporter les cendres de son troisième mari, Brajesh Singh, un aristocrate indien, membre du parti communiste, qu'elle avait rencontré à Moscou en 1963. Ils s'étaient mariés clandestinement, les autorités soviétiques n'ayant pas autorisé cette union avec un «étranger».

Une fois en Inde, elle se sent tellement bien qu'elle n'a plus envie de retourner en URSS, où sont pourtant restés ses deux enfants nés de deux mariages précédents. Elle souhaite se consacrer à l'écriture et continuer l'œuvre philanthropique de son défunt mari dans son village natal. Elle fait alors appel au neveu de ce dernier, Dinesh Singh, ministre des Affaires étrangères. Elle rencontre également Indira Gandhi, premier ministre de la République.

Le 6 mars 1967, Svetlana Allilouyeva Stalina sollicite la protection de l'ambassade des États-Unis à Delhi

Mais elle se rend vite compte que ceux-ci n'ont pas envie de l'aider, de peur de se brouiller avec l'URSS et aussi parce que l'Inde est en pleine campagne d'élections législatives. A l'étranger, ses seuls contacts sont à Paris, Emmanuel d'Astier de la Vigerie et son épouse d'origine russe Liouba Krassine. Emmanuel d'Astier, fondateur de la première mouture du journal *Libération*, écrivain et homme politique était l'auteur d'une biographie de Joseph Staline, pour laquelle il avait rencontré en catimini Svetlana à Moscou quelques années plus tôt. Mais Svetlana constate qu'ils ne peuvent pas non plus l'aider. Ayant épuisé toutes les possibilités de prolonger son séjour en Inde, la fille de Staline reçoit l'ordre de rentrer à Moscou sur le vol Aeroflot du 8 mars 1967.

Le soir du 6 mars, Svetlana Allilouyeva Stalina réussit à tromper la vigilance de ses compatriotes soviétiques et se rend auprès de l'ambassade américaine à Delhi pour solliciter la «protection» des Etats-Unis. Surpris, l'ambassadeur Chester Bowles se fait confirmer son identité via le quartier général de la CIA (Central Intelligence Agency) qui détient un dossier sur elle. Le décalage horaire entre l'Inde et l'Amérique ne lui laisse pas le temps de prendre l'avis des hauts responsables américains. La situation étant potentiellement critique (Svetlana emporte avec elle un manuscrit où elle raconte sa vie en Union soviétique), il décide de la faire embarquer durant la nuit sur le seul avion quittant l'Inde pour l'Occident: un vol Delhi – Washington, avec escale à Rome.

La Suisse officielle entre alors en jeu, bien malgré elle

Déjà dans l'avion, le second secrétaire de l'ambassade américaine, Robert Rayle, un membre de la CIA sous couverture, explique à Svetlana qu'il ne lui sera pas si simple d'obtenir l'asile aux Etats-Unis, «pour des raisons politiques et de sécurité». Arrivée à Rome le lendemain, Svetlana reste en effet bloquée plusieurs jours en Italie. La Suisse officielle entre alors en jeu, bien malgré elle. En atteste un rapport secret, intitulé «Svetlana Allilouyeva en Suisse» (<http://db.dodis.ch/document/33320#>), rédigé par

Antonino Janner, chef adjoint du Département politique fédéral [l'ancien Département fédéral des affaires étrangères, *ndlr*], aujourd'hui publié par les Documents diplomatiques suisses (dodis.ch/33320).

Selon ce rapport, le 7 mars 1967, Willy Spühler, le chef du Département politique fédéral est sollicité pour une audience urgente par l'ambassadeur américain en Suisse John Hayes, qui reçoit ses ordres du secrétaire d'Etat américain Dean Rusk. L'ambassadeur «demande avec insistance que la Suisse accepte de donner l'asile à Mme Alliloueva-Staline. Si cela n'est pas possible, le «State Department» sollicite la coopération de la Suisse pour qu'elle accueille au moins temporairement Mme Alliloueva-Staline, jusqu'à ce que les autorités américaines aient pu lui trouver un lieu de séjour». Les Etats-Unis invoquent les «traditions humanitaires» de la Suisse et soulignent «qu'il n'y a pas d'autre solution pour le moment».

Le Département politique fédéral, pris de court, demande des éclaircissements sur les circonstances de cette requête. Le lendemain, l'ambassadeur américain fournit aux autorités helvétiques la déclaration que Svetlana leur a fournie à Delhi, sur les raisons pour lesquelles elle veut quitter l'Union soviétique. Il précise que l'Italie ne veut pas accorder l'hospitalité à la fille de Staline «pour des raisons de politique intérieure» et que les Etats-Unis trouvent le moment inopportun «pour des raisons de politique internationale»: à cause de «l'accord consulaire actuellement en cours de négociation et de l'accord de non-prolifération».

Le temps presse, ajoute l'ambassadeur américain, car la fuite de Svetlana va être découverte après son départ manqué pour Moscou (prévu le 8 mars). Le Département politique répond qu'il va soumettre l'affaire au Conseil fédéral... qui délibère finalement le 10 mars.



C'est là que le Suisse Cornelio Sommaruga entre en scène. «C'était un vendredi [le 10 mars 1967, à 17 heures, *ndlr*], raconte-t-il. J'ai reçu un coup de fil d'Antonino Janner, le chef adjoint du Département politique

fédéral. Il m'a dit: «Je suis dans l'antichambre du Conseil fédéral. Annule tous tes rendez-vous, tiens-toi à disposition pour une affaire importante. Je te rappelle.» Son agitation était palpable. Il me rappelle peu de temps après pour m'annoncer que j'allais devoir rencontrer la fille de baffone [le surnom italien de Staline est «moustache», *ndlr*]: «Tu dois lui demander si elle veut venir en Suisse, si elle souhaite une protection de la police fédérale et lui faire signer un papier sur lequel elle déclare renoncer à toute activité politique en Suisse. Tu lui feras remplir un formulaire de demande de visa touristique et tu lui fourniras son visa. Ce soir, elle s'envolera vers la Suisse avec le dernier vol de Swissair à 20h40. Elle sera accompagnée d'un employé de l'ambassade américaine qui te contactera»... J'étais très surpris, car ce n'est qu'après le téléphone de Janner que j'ai vu un article de la presse italienne du jour qui titrait: «La fille de Staline à Rome?»

Cornelio Sommaruga est donc chargé de délivrer un visa suisse à la fille de Staline. «Pourquoi moi et pas l'ambassadeur lui-même? Je ne sais pas vraiment. Je connaissais Antonino Janner, parce qu'il était un ami de mon père. Peut-être a-t-il jugé que j'étais la personne la mieux à même d'accomplir cette mission? Il m'avait demandé de n'en parler à quiconque, même pas à mon chef. Mais je n'avais jamais délivré un visa de ma vie, je ne m'occupais pas de la chancellerie. J'ai donc demandé à une collègue de se tenir prête à m'accompagner avec les papiers et le sceau officiel. Par chance pour moi, je savais que l'ambassadeur était indisponible ce jour-là. J'avais volontairement demandé à sa secrétaire de le voir, et elle a pu me confirmer son absence. Ainsi, j'ai pu apaiser ma conscience en justifiant que j'avais essayé de lui en parler le jour même. Plus tard, l'ambassadeur m'a confié que ni lui-même ni son homologue américain n'avaient été mis au parfum de cette affaire.»

Vers 20 heures, le Suisse reçoit un appel d'une personne anglophone, se déclarant diplomate, pour choisir un mode de rendez-vous avec Svetlana. La rencontre est fixée au desk Swissair de l'aéroport Léonard de Vinci de Rome.

J'aperçois deux hommes qui ressemblent à Laurel et Hardy

«Une fois sur place, j'aperçois deux hommes qui ressemblent à Laurel et Hardy! Un petit et un grand, tous deux vêtus de longs imperméables et coiffés de chapeaux. Manifestement des agents de la CIA. J'entends encore l'un d'eux me lancer: «Mister Sommaruga? Let's go!» Ils voulaient que je monte dans leur voiture. Mais dans de telles situations, j'avais appris qu'il fallait se mettre en protection diplomatique. Et j'ai exigé qu'ils

m'accompagnent dans ma propre voiture de fonction. C'était plus sûr, aussi vis-à-vis des services italiens.»

Le gouvernement italien avait en effet refusé d'accorder un visa de séjour à la fille de Staline. Il toléra apparemment son transit «touristique» jusqu'à ce qu'un autre pays se déclare prêt à l'accueillir. Séjournant «illégalement» en Italie, la Russe de 40 ans ne pouvait mettre le nez dehors et résidait dans un appartement mis à disposition par la CIA à Rome.

«Mon père m'a parlé très souvent de ce pays merveilleux»

«Nous sommes sortis de l'aéroport», raconte encore Cornelio Sommaruga. «Il faisait nuit. Au volant de ma Mercedes diplomatique dans laquelle se trouvaient aussi les agents de la CIA et ma collègue de la chancellerie, je tournais en rond dans des ruelles sombres. Tout d'un coup, l'un des agents a baissé la vitre. Quelqu'un a sifflé très fort à l'extérieur et l'agent m'a intimé aussitôt l'ordre de stopper. Une autre voiture s'est arrêté derrière nous. La fille de Staline en est descendue pour nous rejoindre. J'ai alors fait sortir les agents et bavardé avec elle, en anglais. Pendant environ dix minutes, ma voiture s'est transformée en bureau consulaire! Formalités d'usage, je lui ai demandé si elle souhaitait vraiment venir en Suisse. Elle m'a répondu: «Oui. Mon père m'a parlé très souvent de ce pays merveilleux. Et je ne peux pas aller aux Etats-Unis de toute façon.»

Svetlana remplit alors le formulaire de demande de visa et une déclaration par laquelle elle s'engage à renoncer à toute activité politique en Suisse. Le visa suisse est ensuite apposé dans son passeport soviétique. Puis, tout s'accélère; un des agents revient vers la voiture du Suisse et crie: «Vite, il faut y aller. Donnez-moi les clés!» Svetlana sort et retourne dans la voiture stationnée derrière le véhicule diplomatique. Les deux agents s'engouffrent dans la voiture de Sommaruga, l'un d'eux prend le volant et démarre en trombe. Soudain, l'autre crie: «Ils sont derrière nous!» Il n'a pas dit qui ils étaient, mais je pense que c'était le KGB», souligne Cornelio Sommaruga.

Les agents roulent vers l'aéroport où Svetlana doit prendre le dernier vol de Swissair pour la Suisse. Mais le départ est retardé jusqu'à minuit. Cornelio Sommaruga est chargé par les agents de la CIA de demander au desk Swissair l'embarquement de «Miss Brown», épouse de «Mr Brown», en fait l'agent de la CIA [Robert Rayle, *ndlr*] qui avait fait le vol depuis Delhi avec elle et qui l'accompagnera à nouveau sur le vol vers la Suisse. «Je devais dire que Miss Brown, ne se sentant pas bien, monterait directement

dans l'avion sans passer par le desk.»



Staline et sa fille dans les années 1930.

Le rôle actif du diplomate suisse s'arrête là, mais le transfert de la fille de Staline n'est pas terminé. «J'ai demandé aux Américains de me faire savoir quand l'avion partirait et j'ai appelé Antonino Janner en Suisse pour l'informer que Svetlana avait bien reçu son visa mais que l'avion aurait du retard.»

Un peu avant minuit, Cornelio Sommaruga reçoit le coup de fil d'un employé de Swissair, qui lui fait savoir, sur un ton de reproche, que «Mr and Ms Brown» n'ont pas pris l'avion qui est parti sans eux. Plus tard dans la nuit, un Américain téléphone à Sommaruga pour lui dire que le départ avait été différé, car l'avion était bourré de journalistes et d'agents du KGB... Un appareil de la compagnie Alitalia serait affrété spécialement à l'aube pour la fille de Staline.

Svetlana atterrit finalement à Genève le 11 mars 1967, vers 9 heures du matin. Son arrivée aurait dû être tenue secrète. Mais Janner indique dans son rapport que, «pour des raisons incompréhensibles», la police italienne a communiqué l'horaire du vol Rome-Genève. La BBC répercute la nouvelle sur les ondes courtes, les journalistes et photographes de Suisse et du monde entier accourent comme l'illustre l'image ci-dessus. Toute cette publicité «complique inutilement la prise en charge par la police fédérale».



Svetlana Allilouyeva Stalina à son arrivée à Genève.

L'ambassadeur de l'URSS en Suisse demande aussitôt des comptes à Janner. Le Département fédéral de justice et police se voit alors contraint de publier un communiqué mensonger, pour préserver la raison d'Etat: la fille de Staline est en Suisse pour des motifs touristiques et de repos, elle souhaite qu'on la laisse tranquille, et la presse est priée de ne pas tenter de la rencontrer. En vain... Des journalistes n'ont de cesse de retrouver sa trace.

De Genève, elle est emmenée sur la rive droite du lac de Thoue, sur la commune de Beatenberg, où elle doit loger, sous un faux nom, dans le petit hôtel de montagne Jungfraublick. Le 13 mars, après avoir été reconnue dans un magasin de Beatenberg, elle est emmenée dans une «villa privée» des bords du lac de Thoue – une demeure qui servira plusieurs fois à des rencontres avec de hauts représentants de gouvernements étrangers venus discuter de sa situation.

Le soir du 14 mars 1967, Svetlana est transférée dans une institution catholique du canton de Fribourg. Alors que tous les journalistes la croient encore dans l'Oberland bernois, c'est donc dans la région fribourgeoise qu'elle terminera son séjour helvétique, jusqu'à son départ pour New York, le 21 avril. Cornelio Sommaruga se souvient même de l'avoir croisée une fois dans une rue de Fribourg: «On s'est salués brièvement. Elle était accompagnée d'une femme. Je n'ai pas vu de gardes du corps autour d'elle. Elle donnait l'impression de se promener librement.»
«Vous voyez, conclut malicieusement l'ancien président du CICR, la vie d'un diplomate n'est pas toujours de tout repos.»

Svetlana Allilouyeva s'en souvient...

Dans un livre où elle a raconté sa vie entre son départ d'URSS et son arrivée aux Etats-Unis, Svetlana Allilouyeva livre sa version de la rencontre avec Cornelio Sommaruga, qu'elle identifie à un consul:

«Parfois, les situations étaient celles d'un roman policier. Le visa suisse fut apposé sur mon passeport dans la voiture du consul de Suisse [en réalité, Cornelio Sommaruga était secrétaire d'ambassade, chargé entre autres des relations avec la presse et la communauté suisse en Italie, *ndlr*]. Dans nos deux voitures, nous avons longtemps tourné autour du parterre de fleurs près de l'aéroport de Rome, jusqu'à nous identifier mutuellement; puis je passai dans la voiture suisse. Le consul suisse était très sympathique, et sa secrétaire tenait à la main un tampon encreur et un cachet. Nous avons plaisanté gaiement, puis je suis revenue dans ma voiture.»

Svetlana Allilouyeva, *Une seule année*, traduit du russe par Nina Nidermiller, Albin Michel, Paris, 1971, p. 184.